

CHAPITRE I

UNE MINORITÉ CLANDESTINE (VERS 1525-VERS 1560)

Malgré la condamnation des écrits de Martin Luther par l'Université de Paris en avril 1521, suivie de l'interdiction de ses livres, de petits groupes plus ou moins suspects d' « hérésie luthérienne » sont attestés en France au milieu des années 1520. La réception des « idées nouvelles » venues d'Allemagne a pu trouver un terrain favorable dans divers milieux intellectuels et religieux. L'impact en France de la révolution de Luther, qui bouleversait le monde germanique au nom de l'Évangile, est toutefois resté limité : c'est un « évangélisme » à la française qui a été tenté, sans schisme, sous la protection de Marguerite de Navarre. À partir des années 1530, il s'est radicalisé, par l'attraction du modèle schismatique des villes suisses. À partir des années 1540, il est polarisé par Calvin à Genève.

LE TERRAIN D'ACCUEIL DES « NOUVEAUTÉS »

Pour accueillir les « nouveautés » intellectuelles et spirituelles lancées par Luther, il y fallait des conditions socio-économiques et culturelles propices. Rappelons en seulement quelques traits. Au début du XVI^e siècle, dans toute l'Europe, la société a rattrapé son niveau démographique et économique d'avant les grandes crises du XIV^e siècle ; elle reste massivement rurale ; cependant, la population urbaine est alors en pleine croissance, favorisant le commerce et l'alphabétisation. En France, les villes et leurs faubourgs regroupent peut-être 10 % de la population globale. La très grande majorité des villes ne comptent que quelques milliers d'habitants, une quinzaine ont entre 10 000 et 70 000 habitants ; Paris, la capitale, lieu privilégié de la résidence royale, siège du Parlement, est un cas exceptionnel en Europe, avec environ 200 000 habitants. L'extension de la scolarisation pousse une élite plus nombreuse vers les universités : en tête, celle de Paris, suivie d'Orléans, Poitiers, Bordeaux, Toulouse, Montpellier. Le développement des couches alphabétisées et des gradués de l'université va de pair avec celui du marché du livre : Paris et Lyon sont au premier rang des villes d'imprimerie et de librairie, mais Caen, Troyes, Rouen, Bordeaux comptent aussi.

Circulant par les livres et les voyageurs, les « nouveautés » luthériennes ont trouvé leur public dans les villes. De l'offre religieuse surabondante du système de l'Église, elles sélectionnaient certains traits, plus spécialement les options qui étaient celles du clergé réformateur, des cercles de la « dévotion moderne » et des humanistes.

Le système de l'Église vers 1500

Autour de 1500, la piété, la théologie et les pratiques de l'Église ne sont pas en crise ; leur foisonnement est intégré dans le système plastique qu'est l'Église. En témoignent la profusion des donations pour les décors d'Églises et pour les messes, la croissance du personnel ecclésiastique et des confréries, l'expansion des pratiques pieuses des laïcs. Depuis le XIII^e siècle, les sermons des frères prêcheurs ont

inculqué au peuple la crainte du péché et du jugement de Dieu, des peines de l'Enfer et du Purgatoire, en même temps que des pratiques de rachat encadrées par le clergé : le sacrement de pénitence, avec la confession détaillée des péchés, les rituels pénitentiels, les indulgences, les œuvres de charité, les messes. Les « multiplications flamboyantes » de coûteuses dévotions, typiques de la fin du XV^e siècle peuvent être interprétées comme l'effet d'une angoisse collective, en rapport avec le traumatisme de la « mort à grande échelle », provoqué par les grandes pestes du XIV^e siècle, toujours menaçantes. Semble aller en ce sens le succès des « images de la mort », où les démons rôdent autour du lit du mourant pour s'emparer de son âme. Cependant, l'« art de mourir » propagé par les manuels de curé diffuse un modèle de mort « apprivoisée » et la clef du salut.

À l'église paroissiale, non seulement les dimanches et jours de fête des saints, mais quotidiennement, les prêtres enchaînent les messes, répétition du sacrifice du Christ pour le salut des vivants et des morts. Dans les testaments, les messes commandées pour le repos de l'âme (*Requiem*), afin d'abrèger les années de purgatoire, sont comptabilisées par dizaines ou centaines. C'est au point qu'un grand nombre de chapelains, prêtres, moines et religieux, sont spécialisés dans les messes privées, en concurrence avec les indulgences pour les âmes du purgatoire. De leur côté, les confréries, sortes de mutuelles d'entraide, réunissant des prêtres et des laïcs sous la bannière du Saint Sacrement, de la Vierge ou d'un saint, assurent les obsèques et les messes de *requiem* des confrères.

Pour le salut de leur âme et pour celui de leur corps, les fidèles cherchent la protection de saints et de saintes, leur offrent des images, touchent leurs reliques, partent en pèlerinage, processionnent. Vers la fin du XV^e siècle, la piété des fidèles se focalise sur la figure de la Vierge Marie, avec la prière quotidienne – l'*Ave Maria*, et sur le Saint Sacrement, exposé à l'adoration dans chaque église. Les images associent à la Vierge mère immaculée l'enfant Jésus, et à la « Mère douloureuse » – la *Piéta*, le Crucifié aux plaies sanglantes, renvoyant au mystère eucharistique. Toutes ces pratiques impliquent plus ou moins la médiation du clergé. Le vaste marché du salut, autant qu'une quête personnelle du salut, conduit une masse d'hommes et de femmes au

choix de la vie religieuse, la voie de la « perfection chrétienne », régie par les vœux perpétuels de pauvreté, chasteté et obéissance, doublé pour les hommes du choix de la prêtrise. Mais ce clergé pléthorique suscite des critiques et des appels à une réforme de l'Église.

Les appels à la réforme de l'Église

Le thème de la réforme de l'Église « dans sa tête et dans ses membres », récurrent de concile en concile depuis le XIV^e siècle, vise en fait la réforme du clergé et de la vie religieuse. À la fin du XV^e siècle, tous ceux qui aspirent à une réforme de l'Église dénoncent les « abus » du clergé. Ils rejoignent les critiques populaires visant le clergé du haut en bas de l'échelle, des évêques cumulards et absents aux curés ignorants et concubinaires, aux moines paresseux et ivrognes. Cependant, ils vont plus loin. L'appel à la réforme de l'Église a été pris au sérieux dans le monde monastique, avec des programmes de retour à la règle, à la « stricte observance », contre le relâchement. Il s'agit de tendre à la perfection chrétienne par l'étude, la méditation, la prière. En France, la plupart des couvents, d'abord les franciscains, ont adopté l'observance. L'attraction de l'observance est répandue dans l'élite intellectuelle : Jean Raulin, grand maître du collège de Navarre, rejoint Cluny en 1497, le théologien Pierre Sutor, prieur du collège de Sorbonne, entre chez les chartreux en 1511.

Le programme de réforme de l'Église est aussi mis en œuvre par plusieurs évêques en France aux premières années du XVI^e siècle. Conscients des effets pervers du système bénéficial, qui tend à favoriser le cumul, d'où la non-résidence, et le remplacement par un « vicaire » à bas coût, ces évêques s'emploient à une réforme pastorale dans leur diocèse. Ils font la promotion de l'idéal sacerdotal, sous-tendu par l'idéal monastique, séparé des laïcs « pour l'éternité » : le prêtre, mis à part par sa fonction d'opérateur du sacrifice du Christ, doit être un modèle de vie édifiante, instruit, apte à prêcher, confesser, discipliner les fidèles. Tous les réformateurs s'inspirent du théologien Jean Gerson (1363-1429), chancelier de l'Université de Paris, figure de proue au concile de Constance. Puisant dans les écrits de saint Augustin, de saint Bernard, et surtout les écrits mystiques du pseudo-Denys, Gerson

s'écarte d'une théologie trop spéculative, et revendique la simplicité du cœur. Ses manuels pour les curés – instruction sur les péchés, guide pour la confession et la « science de bien mourir » – ont été, encore au XVI^e siècle, les outils de base de la formation des prêtres ayant charge d'âmes et des prêcheurs, de même que son *ABC des simples gens*, un catéchisme « pour tous, petits et grands ».

Gerson, comme d'autres théologiens ou maîtres réformateurs, était très proche d'un mouvement qui a développé en parallèle des impulsions critiques à l'égard des pratiques rituelles de masse : la dévotion moderne.

La dévotion moderne

Le mouvement de la « dévotion moderne », apparu en Flandres à la fin du XIV^e siècle, avec les Frères de la vie commune, prône une vie communautaire de disciples du Christ au milieu du monde, une religion du cœur plus que des gestes rituels, des spéculations doctrinales ou des envolées mystiques. Il encourage les laïcs à la pratique de la prière silencieuse, à la lecture d'ouvrages de piété, à la charité. La « dévotion moderne » est largement répandue par *l'Imitation de Jésus Christ*, œuvre anonyme attribuée à Thomas a Kempis (1379-1471), qui décrit le parcours de l'âme fidèle sur le chemin de la perfection, dans un dialogue avec le Christ : « Apprends à mépriser les choses extérieures et à te donner aux intérieures, et tu verras le royaume de Dieu venir en toi ». Les nombreuses traductions en langue vulgaire, en français en 1488, attestent le succès du livre dans tous les pays.

En France, c'est à la fin du XV^e siècle que se répand dans une élite du clergé la « dévotion moderne ». Les premiers à la promouvoir sont les couvents « observants » en quête de perfection chrétienne : à Paris autour de Jean Mombaer, chanoine augustinien, auteur du *Rosetum*, méthode nouvelle d'« exercices spirituels » méthodiques, et de Jean Standonck, principal du collège Montaigu, spécialisé dans la formation des prêtres. La figure de Jean Vitrier (vers 1456-1516?), franciscain observant, réformateur du couvent de St Omer, éditeur de textes

patristiques et prédicateur des épîtres pauliniennes, ami d'Érasme, est typique de cette nouvelle génération de la dévotion moderne qui fait cause commune avec les nouveautés humanistes.

L'humanisme

Vers 1500, le mouvement littéraire et culturel de l'humanisme, rayonnant depuis l'Italie dans toute l'Europe, est constitué en petits cercles ou réseaux de savants et de lettrés adonnés aux « humanités », autrement dit aux lettres, enseignées à la Faculté des arts, le premier cycle des études supérieures. Ces nouveaux intellectuels redécouvrent alors les auteurs de l'Antiquité grecque, Platon et Aristote, à partir de manuscrits inconnus venus de Byzance. Critiquant les théologiens philosophes formatés par la vieille scolastique, ils ont pour mot d'ordre le « retour aux sources », aux textes originaux purs, dégagés des couches de commentaires qui les ont déformés. Ils mettent au point de nouvelles éditions de ces textes, plus correctes que les copies tardives, et sont aidés par l'imprimerie, qui permet de fixer le texte, tout en assurant la transmission des corrections.

Deux grands humanistes vont renouveler le rapport aux textes bibliques, qu'ils osent étudier sans avoir titres de théologiens : Jacques Lefèvre d'Étaples (vers 1460-1536), picard formé à Paris et en Italie, spécialiste des textes d'Aristote et du Pseudo-Denys, professeur au collège du cardinal Lemoine à Paris, puis appelé en 1507 à l'abbaye de St-Germain-des-Près par le nouvel abbé, le cardinal Guillaume Briçonnet, humaniste qui fait partie de ses disciples parisiens ; Érasme de Rotterdam (1469-1536), chanoine régulier de Saint-Augustin au couvent de Steyn, mais s'en libérant, pour gagner d'autres horizons, alternant préceptorat, études et voyages de Paris à Bâle, en passant par l'Angleterre et l'Italie. Portés à la fois par la science philologique et par la spiritualité de la « dévotion moderne », qu'ils ont connue à Paris, Lefèvre et Érasme s'écartent des constructions doctrinales spéculatives, au profit d'une double concentration : sur la piété intérieure et sur les textes scripturaires, au centre desquels le Christ.

Témoigne de cette promotion de la piété intérieure l'un des premiers ouvrages d'Érasme, intitulé *Manuel du chevalier chrétien*, publié d'abord en 1504. Ce manuel de vie chrétienne pour tous, pour les laïcs comme pour l'élite des religieux, met en avant les deux règles capitales de tout chrétien : « que tu places devant toi le Christ comme l'unique but de toute la vie » ; « que tu établisses la perfection de la piété en ceci : toujours t'efforcer de passer des choses visibles aux invisibles ». La doctrine est christocentrique (centrée sur la figure du Christ), tout entière tournée vers la pratique, dans sa dimension de piété et d'éthique. Les œuvres et les rites sont relativisés, ramenés à l'essentiel : la « charité » au sens paulinien, qui est « d'édifier son prochain, de tenir tous nos prochains pour membres d'un même corps [...] dans le Christ ». Érasme critique les superstitions du culte des saints, de même en général les observances routinières de la religion, mais sans les rejeter, de crainte de blesser les faibles.

La piété intérieure que prône Érasme, celui-ci la met en rapport avec la présence spirituelle du Christ à travers les Évangiles et les épîtres de Saint-Paul. Bien plus que les reliques et les images du Christ, tellement vénérées par les chrétiens, l'Écriture exprime le Christ, « grâce à l'art de l'Esprit saint ». Le travail philologique et exégétique d'Érasme sur le texte du Nouveau Testament est issu de cette conviction.

Sur le plan de l'édition des textes bibliques, et de leur interprétation christologique, Lefèvre d'Étaples a précédé Érasme, en publiant à Paris, en 1509, son *Psautier quintuple*, destiné à la lecture des moines de l'abbaye de Saint-Germain. Plusieurs versions latines du psautier y sont présentées en parallèle, avec un bref commentaire sous chaque psaume, pour « annoncer le salut de l'homme dans le Christ ». À Noël 1512, sort une autre édition de Lefèvre, les *Épîtres de Saint Paul*, où sont placées côte à côte la traduction latine de la Vulgate et sa propre traduction latine sur le texte grec. À la suite, un commentaire justifie les choix de traduction, et propose la lecture simple de Paul, sans sophistication. Ce faisant, Lefèvre attire l'attention sur la théologie paulinienne de la justification, le salut par la grâce, comme Érasme à la suite de son ami John Colet, professeur à l'Université d'Oxford.

En 1516, Érasme s'assure cependant un coup d'éclat avec la publication à Bâle du *Novum Instrumentum*. Il s'agit de la première édition du Nouveau Testament grec avec en regard une nouvelle traduction latine. Des annotations expliquent les difficultés et les choix de traduction, en relevant souvent des contresens de la Vulgate. Discrètement, en se bornant à des remarques de philologue et de grammairien, Érasme fait s'écrouler des pans de la doctrine traditionnelle, par exemple sur le sacrement du mariage. Dans une préface, il justifie le travail critique sur l'Écriture sainte, qui est d'établir les textes purs, purifiés des scories, afin de mettre au jour la « pure doctrine ». La pure doctrine n'est pas une théologie spéculative, où l'on argumente « avec un embrouillamini épineux et pesant de mots », à la manière des scolastiques, mais une théologie pratique, qui transforme le chrétien, le fait « renaître ». Elle est directement tirée des « écrits évangéliques » qui « rendent présent le Christ en personne », « en train de parler, de guérir, de mourir, de ressusciter, enfin entier ».

C'est pourquoi, explique Érasme, l'Écriture, tout spécialement le Nouveau Testament, ne saurait être réservée à une élite de savants ou de religieux, mais doit être ouverte à tous, y compris aux plus humbles des laïcs : « Je suis tout à fait opposé à l'avis de ceux qui ne veulent pas que les lettres divines soient traduites en langue vulgaire pour être lues par les profanes. [...] Je voudrais que même les femmes lisent l'Évangile et les épîtres de S. Paul, et encore que tous ces textes soient traduits en toutes les langues des hommes [...] Ah ! Si le paysan à sa charrue en chantait un extrait, si le tisserand à sa navette en modulait un passage, si le voyageur allégeait l'ennui de l'étape avec des récits de ce genre ! ». Pour que les laïcs, en particulier les femmes, puissent accéder à l'Écriture, encore faut-il qu'elle soit traduite en langue « vulgaire ». Érasme n'a pas lui-même fait œuvre de traducteur, mais sa préface – « exhortation au pieux lecteur », traduite et imprimée à part, stimulera toutes les entreprises de traduction de la Bible dans les différentes langues vernaculaires.